

Et la tendresse... ?
L'Héritage de Darwin et Le Pays des genoux

Patricia Belzil

Number 116 (3), 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (2005). Review of [Et la tendresse... ? *L'Héritage de Darwin et Le Pays des genoux*]. *Jeu*, (116), 20–23.

PATRICIA BELZIL

Et la tendresse... ?

– Je ne peux pas vivre en recevant de l'amour au compte-gouttes. Au secours ! Au secours ! (Sarah)

Geneviève Billette, *le Pays des genoux*¹

Au printemps dernier, la Maison Théâtre a présenté coup sur coup les deux premiers textes jeunes publics d'auteurs de la relève, Evelyne de la Chenelière et Geneviève Billette. Deux nouveaux regards féminins sur l'enfance et la préadolescence, un doublé assez singulier au cours d'une même saison – d'un même mois ! –, mais d'abord en raison du thème qui s'y fait écho : en effet, chacune aborde le grand besoin d'amour des jeunes protagonistes, besoin revendiqué, clamé, chez Billette, et évoqué à demi-mot, timidement, par les préados d'Evelyne de la Chenelière. À onze ou douze ans, déjà, la pudeur des sentiments s'est installée, surtout chez les garçons peut-être, dont il est question ici.

L'Héritage de Darwin

À l'aube de l'adolescence, Julien s'interroge, ou plutôt s'inquiète : selon la théorie de Darwin sur l'évolution et la sélection naturelle, fait-il partie de ceux qui sont bien adaptés à leur milieu, les forts, les *winners*, ou se situe-t-il du côté des faibles, voués à disparaître ? Est-il armé pour survivre au monde adulte qui s'ouvre devant lui ? Telles sont les cogitations du héros d'Evelyne de la Chenelière, qui prête avec bonheur sa sensibilité philosophique aux petits tourments de la préadolescence. Son ami Jacques, à qui il confie ses angoisses, trouve celles-ci bien tordues, pour ne pas dire carrément oiseuses : à son avis, ce qui départage les gagnants et les perdants dans notre société, c'est l'argent, point à la ligne. D'ailleurs, il est bien placé pour en parler, puisque ses parents tirent le diable par la queue. Parallèlement aux méditations scientifico-existentielles de Julien, *l'Héritage de Darwin* raconte l'histoire d'une amitié, tandis que se développe un suspens capable d'arrimer à cette réflexion les bouillonnants spectateurs de 11 à 14 ans.

L'Héritage de Darwin

TEXTE D'EVELYNE DE LA CHENELIÈRE. MISE EN SCÈNE : SYLVAIN SCOTT, ASSISTÉ DE TANIA BARRETTE-SIMARD ; SCÉNOGRAPHIE, COSTUMES ET ACCESSOIRES : OLIVIER LANDREVILLE ; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER ; ENVIRONNEMENT SONORE : LARSEN LUPIN ; MAQUILLAGES : SYLVIE ROLLAND-PROVOST. AVEC JACQUES LAROCHE (JACQUES) ET FRÉDÉRIC PAQUET (JULIEN). PRODUCTION DU THÉÂTRE LE CLOU, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 5 AU 15 MAI 2005.

Le Pays des genoux

TEXTE DE GENEVIÈVE BILLETTE. MISE EN SCÈNE : GERVAIS GAUDREULT, ASSISTÉ DE ROBERT VÉZINA ; CONSEILLERS À LA DRAMATURGIE : GERVAIS GAUDREULT ET SUZANNE LEBEAU ; DÉCOR, COSTUMES ET ACCESSOIRES : KATERINE BROCHU ET STÉPHANE LONGPRÉ ; ÉCLAIRAGES : DOMINIQUE GAGNON ; CONCEPTION SONORE : NICOLAS ROLLIN ; SPATIALISATION SONORE : MATHIEU GATIEN ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : PIERRE LAFONTAINE. AVEC FRANCIS DUCHARME (TIMOTHÉE), DANNY GAGNÉ (SAMMY) ET AUDREY TALBOT (SARAH). COPRODUCTION DU CARROUSEL, DE L'ESPACE MALRAUX/SCÈNE NATIONALE DE CHAMBÉRY ET DE LA SAVOIE ET DU GRAND THÉÂTRE DE LORIENT (FRANCE), PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 18 MAI AU 5 JUIN 2005.

1. Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2004, p. 17. Toutes les références entre parenthèses renvoient à cette édition.



L'Héritage de Darwin

d'Evelyne de la Chenelière, mis en scène par Sylvain Scott. Spectacle du Théâtre le Clou, présenté à la Maison Théâtre au printemps 2005. Sur la photo : Frédéric Paquet (Julien) et, à l'arrière-plan, Jacques Laroche (Jacques). Photo : Simon Ménard.

adapté à son milieu, et il saura y « survivre ». Même si leur amitié ne survivra pas, elle, à l'épreuve du temps, elle restera tout de même pour Julien, le narrateur devenu adulte, un moment essentiel dans sa vie.

L'écart entre les classes auxquelles ils appartiennent fait l'objet des réflexions de Julien, comme son inquiétude de passer par la moulinette de la sélection naturelle. Entrecoupant l'action, les introspections du garçon sont ingénieusement intégrées au spectacle : tandis que l'éclairage baisse, la voix du comédien (Frédéric Paquet) nous parvient alors par le truchement d'un micro (il porte un discret casque d'écoute). Pendant ces scènes, Jacques filme les animaux de peluche qui ornent une tablette à l'arrière-plan ou braque la caméra sur son propre visage, et les images qui en résultent sont projetées sur un écran ou sur des cerceaux blancs que brandit Julien au-dessus de lui, les gros yeux de Jacques imitant alors ceux de sa mère. Car, même absents, les parents hantent le discours des deux personnages qui, on le voit bien, ont encore besoin d'eux, et de leur amour surtout. D'ailleurs, on comprend vite que les interrogations de Julien sur sa place en ce monde proviennent d'une déclaration maternelle en apparence banale, voulant que sa conception avait été « une surprise ». Le problème, explique Julien, c'est qu'il n'est « pas certain qu'elle ait été contente d'être surprise »... Quant à Jacques, il est vite devenu un petit débrouillard blindé, élevé à la dure entre un père alcoolique et une mère qui crie : son prénom, dans la bouche maternelle, n'est jamais caressant ; il écorche le tympan. À travers leurs confidences ou le monologue intérieur de Julien, on perçoit les marques d'une affection parentale absente ou

C'est l'été ; Julien s'est organisé pour rester seul à Montréal, en faisant croire à chacun de ses parents qu'il partait en voyage avec l'autre. Il fait une « fugue sur place », comme se moque son copain Jacques qui, lui, n'a jamais connu d'autres vacances que celles-là. Les deux amis se creusent les méninges pour se sortir d'un gros pétrin : ils ont emprunté 250 \$ au petit *dealer* du coin pour « investir » dans une pyramide et, bien sûr, ils ont tout perdu. Si, pour Julien, la catastrophe se limite au risque de se faire « casser la gueule », pour Jacques, la gaffe est plus considérable : outre la somme due, il a englouti dans cette affaire les sous qu'il économisait pour se payer un vélo : 100 \$ en rouleaux de cinq *cennes*, ramassés un à un, patiemment, contre les (trop) nombreuses canettes de bière vidées par son père. Le dénouement montrera qu'en dépit des chances inégales de Julien et de Jacques du point de vue socioéconomique, ce dernier se révèle tout à fait

insuffisante. Ce n'est même plus un appel, ni un grief, tout juste un constat tristounet.

Cette incursion convaincante de la jeune dramaturge dans l'univers de l'enfance s'est faite en complicité avec la mise en scène précise de Sylvain Scott. Les comédiens Jacques Laroche et Frédéric Paquet confèrent une souplesse toute juvénile à ces personnages attachants, tantôt intrépides, tantôt trouillards, un pied dans l'enfance, l'autre dans l'adolescence, mais avec des sursauts de lucidité d'adultes. Il s'agit, en somme, d'une belle production du Clou, qui n'a pas à craindre pour sa survie : cet *Héritage de Darwin* est tout à fait adapté au public qu'il vise et en phase avec les préoccupations actuelles touchant la « performance » et la réussite sociale à tout prix, notamment celles des garçons.

Le Pays des genoux

Les protagonistes du *Pays des genoux* sont aussi en mal d'amour. Or, comme ils sont moins âgés que ceux de la pièce d'Evelyne de la Chenelière, les jeunes héros de Geneviève Billette n'ont pas encore

de pudeur à exprimer leurs sentiments et ne se gênent pas pour réclamer haut et fort l'affection dont les adultes sont, à leurs yeux, si avares. En effet, le spectacle, qui s'adresse aux 7 à 10 ans, met en scène un garçon et une fille en quête d'une contrée merveilleuse où câlins et baisers s'échangeraient sans compter, où l'on ne trouverait que des genoux accueillants : « As-tu remarqué que quand une main te caresse, au bout de quelques secondes, elle se met à ralentir, en appuyant de moins en moins fort sur ta peau ? [...] Ou quand tu es assis sur des genoux... Tu penses que tu vas rester là des heures, mais peu à peu, les genoux s'inclinent, jusqu'à ce que tu glisses. » (p. 16) C'est Timothée qui ouvre ainsi les yeux à Sarah, sa camarade d'infortune, dans les ruines du théâtre qui vient de s'effondrer sur eux. Malgré l'effroi qu'il cause à son interlocutrice, il est catégorique : « Les larmes, c'est comme les caresses et les mots d'amour. C'est compté. On en a un nombre limité. Chaque fois que tu dis un mot d'amour, il t'en reste un de moins à dire. » (p. 14) Sinon, comment expliquer que sa mère, lorsqu'il l'étreint très fort, se dégage toujours en disant qu'il l'épuise ? Sans doute veut-elle garder ses réserves d'affection pour un nouvel amoureux...

Comme Julien dans *l'Héritage de Darwin*, Timothée et Sarah sont en train de fuir au moment où se lève le rideau : avec son ami Sammy, Timothée partait à la recherche du pays des genoux, et était entré dans le théâtre pour aller aux toilettes, tandis que



Sarah, qui a perdu la voix en plein récital de chant, venait de quitter la scène en courant. Dans la fuite de l'un et de l'autre se lit une affirmation de liberté radicale mais aussi une volonté de survie ; ils fuient ou ils désobéissent pour ne pas étouffer. Pour la fillette que l'on a habillée en pingouin – un costume avec un veston à basques – et placée devant des projecteurs aveuglants, chanter est devenu impossible, puisque, pour elle, il s'agit de donner de l'amour aux gens, de les caresser avec sa voix, et qu'elle ne peut y arriver si elle ne les voit pas ; Timothée, pour sa part, se révolte contre l'intransigeance de la mère de son meilleur ami, Sammy, qui refuse qu'ils se voient. Comment ne pas désobéir quand les règles des adultes sont aberrantes ? Il y a quelque chose de mélancolique dans le vibrant appel à l'amour que lancent les deux enfants et le reproche qu'ils adressent aux adultes, car, sous l'apparent caprice enfantin, c'est le rythme de vie actuel qu'ils dénoncent, soumis à la survalorisation du travail et de la productivité, au détriment du temps consacré à la famille, à la tendresse.

Ce huis clos se déroule dans un théâtre, mais un théâtre en ruine ; le lieu est propice au renouveau comme à la mort. Dans cette situation limite, les jeunes héros sont en effet placés devant un enjeu de taille, car soit ils trouvent une issue et rejoignent la lumière (la peur de la noirceur domine toute la pièce), soit ils meurent étouffés sous les décombres. Ainsi en va-t-il de leur réaction face aux décisions des adultes qui les briment. Pendant une nuit, ils se battront pour leur survie : or, pour eux, être vivant, c'est aimer et être aimé. Dans un dénouement cathartique où Sarah retrouve la voix et pousse la note qui parviendra jusqu'aux secouristes, les deux nouveaux amis atteignent enfin le pays des genoux. Dans les bras l'un de l'autre, ils ont décidé qu'il n'est pas question de vivre en économisant l'amour.

Pour le grand bonheur des jeunes spectateurs qui hurlent de plaisir, l'effondrement du théâtre se fait dans une spectaculaire explosion de son, de lumière et de fumée... Illusion fort réussie, au risque d'accaparer toute l'attention du public pendant les dix premières minutes, car cet écroulement se fait en plusieurs étapes, les enfants l'appréhendant dans l'excitation, et il suscite chaque fois des cris décuplés... et même une vraie frayeur ! Au-delà de ces impressionnants effets, la mise en scène de Gervais Gaudreault sert admirablement le texte de Geneviève Billette, avec des éclairages à la chandelle, un décor de théâtre écroulé... sur une scène de théâtre, et d'efficaces projections pour montrer le personnage de Sammy (Danny Gagné), demeuré à la surface. Dirigés avec doigté, Francis Ducharme et Audrey Talbot campent un duo irrésistible de gamins candides et résolus.

L'acuité du regard de Geneviève Billette et d'Evelyne de la Chenelière sur le monde de l'enfance m'a enchantée ; elles ont placé les émotions au cœur de leurs pièces, scruté les états d'âme de leurs personnages, mais évité la sensiblerie. Souhaitons que leurs premières explorations de la scène jeunes publics seront renouvelées. **J**

Le Pays des genoux de Geneviève Billette, mis en scène par Gervais Gaudreault. Spectacle du Carrousel, présenté

à la Maison Théâtre au printemps 2005. Sur la photo : Francis Ducharme (Timothée), Audrey Talbot (Sarah) et, en projection, Danny Gagné (Sammy). Photo : François-Xavier Gaudreault.